



Dujardin Albert : Né le 1-10-1878 à Saint-Renan ; 1902, prêtre et professeur au collège de Lesneven ; 1904, en congé ; 1905, supérieur du collège de Lesneven ; 1927, chanoine honoraire ; 1939, aumônier du Calvaire à Landerneau ; décédé le 28-12-1960.

Étude : *En Avant* n° 287, 288 ; *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1962 p. 585-589, 602-605.



M. le chanoine DUJARDIN
Supérieur.

En son temps a paru dans EN AVANT, le bulletin du Collège S. François, un article consacré à « M. le chanoine. Albert Dujardin, ancien supérieur du Collège de Lesneven » : les anciens élèves ou professeurs du collège ont pu alors, confronter leurs souvenirs avec ceux de M. l'abbé Falc'hun, curé-doyen de Sizun. Il ne pouvait être question de publier ces pages dans la SEMAINE RELIGIEUSE ne fût-ce qu'en raison de leur longueur ; elles s'arrêtaient d'ailleurs comme devant « une énigme indéchiffrable », au seuil du ministère de l'ancien supérieur au Calvaire de Landerneau. Un confrère qui l'y a connu a accepté de l'évoquer dans cette fonction d'aumônier : M. Dujardin, sur 59 années de sacerdoce, en passa 21 ans au Calvaire ! Un article original, différent de celui de M. Falc'hun (qui le

désirait lui-même), était souhaitable pour décrire l'autre aspect de cette forte personnalité ; perdant tout espoir de le recevoir, la S. R. se décide à faire un « digest » des pages publiées dans EN AVANT, où il sera facile de retrouver le texte complet (dans les nos 287 et 288).

Albert Dujardin naquit à Koad-an-Ed à Saint-Renan le 1er octobre 1878. Son père était quartier-maître de timonerie. Sa mère, repasseuse, devait mourir six ans plus tard, quinze jours après la naissance d'un autre enfant, Louis ; le papa, resté veuf à quarante ans, quitta la marine pour se consacrer tout entier à l'éducation de ses enfants. Ce bricoleur né, très adroit de ses mains allait en journée dans les châteaux; presbytères, maisons, bourgeoises et autres des environs, où son travail était très apprécié. Confié d'abord à l'asile tenu par les Filles du Saint-Esprit, où il se montra déjà l'élève appliqué et consciencieux qu'il a toujours été par la suite, le petit Albert fit ensuite d'excellentes études primaires sous la direction des Frères de Ploërmel, qui venaient d'ouvrir le pensionnat Saint-Stanislas.

Les huit années au collège de Lesneven ne furent, peut-on dire, qu'une suite ininterrompue de succès scolaires éclatants, sauf en Sciences. Par sa piété, sa conduite, son bon esprit et son enjouement, il était, autant que par son amour du travail et son application en classe, un modèle pour tous ses camarades. A la faculté des Lettres de Rennes, où il prépara sa licence ès-Lettres-Philosophie, l'abbé Dujardin, par sa facilité d'assimilation et sa vive intelligence, fera aussi l'admiration de ses maîtres.

M. Macé, son professeur de latin, se plaisait à répéter tous les ans à ses étudiants le même leit-motiv : *« Durant toute ma carrière, Messieurs, je n'ai trouvé qu'un seul latiniste parmi mes élèves : c'est M. Albert Dujardin ».*

Albert Dujardin s'est trouvé tout de suite dans son élément au Grand Séminaire, heureux comme un poisson dans l'eau. Au bout d'un mois, il confie à son père sa profonde satisfaction : *« La nouvelle vie dans laquelle je viens d'entrer est bien celle où le bon Dieu m'appelait. Je connais le règlement, je me suis fixé moi-même mon règlement particulier ; tout marche à souhait : exercices spirituels, classes, études, récréations ».* Ses seules difficultés lui viendront de son état de santé.

Le collégien Albert Dujardin avait été marqué de bonne heure et pour toujours par Marc Sangnier et le « Sillon », comme aussi par la lutte électorale de son curé M. Stephan, candidat de Mgr Dubillard, contre l'abbé Gayraud, candidat démocrate des curés de la circonscription. Il a beau s'être livré à Dieu corps et âme, les élections continuent de le préoccuper à l'extrême. Après une diète forcée de six mois à ce sujet - la lecture des journaux étant interdite au Séminaire - il est pris, dès son premier jour de vacances, d'une insatiable boulimie : *« Quand la campagne électorale va commencer (vers le milieu de mars) avait-il écrit à son père, j'espère que vous achèterez outre le Courrier, L'Etoile de la Mer. Car enfin il faudra bien qu'en arrivant en vacances, le 11 avril, je puisse me mettre tout de suite au courant des affaires ».*

Le 26 septembre 1897, quelques jours avant son entrée au Grand Séminaire, il avait écrit à sa cousine religieuse : *« J'ai quitté Lesneven sans larmes ; je l'aime bien tout de même, mon Collège, et je ne lui ai pas dit un éternel adieu ».* Dès sa nomination comme surveillant en 1901, et surtout à partir du moment où il a décroché sa licence ès-Lettres-Philosophie, il passera une grande partie de ses vacances à parcourir tout le diocèse à bicyclette, en tournées de recrutement. Les randonnées de 80 à 100 kilomètres par jour ne lui font pas peur. Par monts et par vaux, il ira d'une paroisse à l'autre, soit seul, soit en compagnie de M. le Principal Moënnier, faire la visite des familles avec l'agrément du Pasteur. Calculateur, il saura mettre à profit les « jours » de réception, frapper de préférence à la porte des Anciens de Lesneven, offrir son concours pour les pardons et les retraites d'enfants ou les confessions pascales, se proposer même de prêcher en breton, bien qu'il n'aime guère ce genre d'apostolat. Mais quel sacrifice n'eût-il pas consenti pour la prospérité de son Collège ?

Homme d'ordre et de discipline, il laisse à ses élèves le souvenir d'un professeur éminent, clair, simple, exigeant, et d'un éducateur aux principes immuables. Il les appliquait à tous sans exception de personnes, avec une vigueur qui inspirait crainte et sagesse ; mais nul autre maître n'est pourtant ni plus estimé, ni plus aimé.

Survint la Grande Guerre de 1914-1918. M. Dujardin fut affecté dans le service auxiliaire du 2^e Colonial à Brest, et chargé... des colis postaux ! L'autorité militaire pour une fois se montra compréhensive et lui permit de faire la guerre à sa façon. Deux jours par semaine, il abattait au collège huit ou dix heures de classes de latin et de grec, quitte à corriger, à Brest, pour le lundi suivant, devoirs et compositions. Le reste du temps, il le consacrait à la rédaction de son cher EN AVANT, qui devint l'organe de liaison entre les Anciens de Lesneven éparpillés dans toutes les unités combattantes.

M. Dujardin est dans la force de l'âge - 47 ans - et en possession d'une grande expérience de la jeunesse, quand il succède à M. Moënner en 1925 à la direction du Collège. C'est là qu'il va donner vraiment, pendant quatorze ans, toute sa mesure de chef. Dès les premiers jours on sent qu'une main ferme a saisi le gouvernail ; et c'est peut-être pour mieux asseoir son autorité qu'il décide de faire un coup d'éclat : le renvoi de quelques grands qui se sont fait remarquer pour leur indiscipline.

Chose étonnante de la part d'un homme si personnel, M. Dujardin restera hanté pendant tout son supériorat par le souvenir de deux de ses prédécesseurs : M. Roull et M. Moënner, et invoquera souvent leur exemple pour expliquer sa conduite, jusque dans les détails les plus insignifiants.

Homme de devoir, il ne découchait jamais durant l'année scolaire et s'imposait de faire souvent, à pas feutrés, sa ronde nocturne dans les dortoirs, pour se rendre compte que le bon ordre y régnait. Indulgent pour les fautes de faiblesse, il était sévère pour le scandale et tonnait contre les brebis galeuses, qu'il renvoyait de son collège impitoyablement.

Quitte à le tancer d'importance, s'il le méritait, il ne donnait jamais tort à un maître devant ses élèves. A l'abri de son autorité, qui leur assurait une ambiance de discipline et de travail, tous les professeurs jouissaient d'une tranquillité parfaite : un élève était-il tenté d'abuser de leur bonté, la menace du croquemitaine le faisait rentrer aussitôt dans l'ordre, j'allais dire dans sa coquille. *« Aujourd'hui encore, dit finement son frère, quand on évoque devant moi son souvenir, tout le monde ferme le poing et lui imprime deux ou trois fois le mouvement du tournevis. »* Un moment redouté entre tous était celui où il passait dans toutes les classes et les études, pour y donner, le samedi après-midi, les places et riotes de la semaine. Tous les Anciens le voient encore par la pensée trotinant, le dos vouté, le cahier sous le bras, les mains passées dans les manches de sa douillette. Il savait d'un mot cinglant venger l'ordre violé, clouer au pilori tel acte de paresse ou de désobéissance.

Je m'en voudrais cependant de noircir le tableau outre mesure et de laisser, entendre que le collège Saint-François, placé sous le vocable du séraphique Père d'Assise, était devenu, sous la férule de M. Dujardin, une « geôle de jeunesse captive ». Rien de plus faux. Convaincu qu'un arc ne peut rester toujours tendu, il savait ménager à ses collégiens, mais dans une mesure raisonnable qui ne nuisit jamais aux études, des sorties, des fêtes, des représentations théâtrales, des compétitions sportives, comme toute institution qui se respecte. Il savait même se montrer à l'occasion paternel, primesautier, spirituel en diable, déchaînant le fou-rire.

Il était entendu que les nouveaux, accompagnés autant que possible de leurs parents, devaient se présenter à son bureau le jour de la rentrée. On était assuré que, dès ce soir, il les connaissait tous, tellement il était physionomiste. En fin psychologue, il avait bien vite jaugé chaque élève à sa juste capacité, mesuré son travail et, ses moyens, noté au besoin l'espoir d'une vocation. Pour confirmer

son jugement ou le corriger quelque peu, il saisissait toute occasion de retrouver ses collégiens pendant les vacances dans leur milieu familial. Grâce à sa bonne mémoire, il pouvait, à tout moment de l'année, donner son appréciation sur le travail et la conduite de chacun d'eux, dire s'il était en progrès ou en recul.

Son amitié était fidèle et sûre. Pour faire plaisir à un ami ou lui rendre service, il eut remué ciel et terre. Au fond, sous des apparences de froideur, il cachait un cœur extrêmement sensible, qu'il ne découvrait qu'à ses intimes. A toute marque d'affection vraie, il vibrait toujours intensément : il avait un besoin si impérieux d'aimer et de se sentir aimé ! Mais les deux premières places de son cœur sont revenues à son directeur de conscience, le « saint abbé » Edouard Le Guillou et l'abbé Désiré Le Goaziou, dont les photographies - les seules - étaient placées dans son bureau, de chaque côté du crucifix.

Il n'était pas moderne, au sens d'être entiché du progrès matériel. Au fond, sauf en politique, il était traditionaliste à outrance : les innovations de l'apostolat moderne, spécialement en catéchèse et en art sacré, le déroutaient net ; il avait tous les romans en horreur et il n'en a jamais lu un seul jusqu'au bout ; admirateur passionné des classiques, il ne goûtait guère les autres écoles littéraires, tout en expliquant - par devoir - toutes les œuvres au programme de la classe.

Nerveux au possible, tranchant dans ses jugements, il n'était pas l'homme des compromis et des concessions. Dans son impatience de lutteur, il s'attaquait à tous les obstacles qui retardaient le triomphe de ses idées. Il fallait le prendre ou le rejeter en bloc, tel qu'il était ; avec son sillonisme, sa démocratie chrétienne, sa passion pour son collège.

M. Dujardin a été prêtre, prêtre avant tout. Sa vocation, éveillée de bonne heure, ne connut pas la moindre éclipse : « Jamais, aimait-il répéter, je n'en ai douté ; pas une seconde de ma vie je n'ai regretté de l'avoir suivie ». Comme directeur et surtout comme supérieur, il a été un incomparable éveilleur de vocations. C'est sous son supériorat qu'on a noté ce fait peu banal d'un collège ecclésiastique fournissant au Séminaire diocésain et aux diverses Congrégations autant de vocations que toutes les autres maisons ensemble, y compris le Petit Séminaire (270 en 14 ans pour le seul Séminaire de Quimper).

D'un compte-rendu de la Semaine Sociale de 1921 qu'il fit, en auditeur assidu de ces sessions, pour LE COURRIER DU FINISTÈRE, extrayons ce passage où il nous livre toute son âme sacerdotale : *« Pendant huit jours, nous voici en tête à tête avec la vérité. Ce contact libère l'esprit des préjugés, des habitudes et des routines, reçus d'un monde que le matérialisme a pénétré jusqu'au tréfonds. Ces idées fausses, traduites par des actes dans la pratique nuisent au bon renom de la religion, dont nous sommes les porte-paroles. Donc à nous de nous réformer d'abord, d'acquiescer ou de développer en nous le sens social, le goût de nos responsabilités, le souci des conséquences de nos actes. A nous de rechercher les hommes que le même idéal anime, en vue d'un apostolat réalisateur »*. Retenons ces deux derniers mots ; ils expliquent toute son activité, toutes ses démarches : il n'a voulu être que prêtre et, parce que prêtre, apôtre.

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 05/10/1962 p. 585.